

# La Revue Mame : journal hebdomadaire de la famille

I. La Revue Mame : journal hebdomadaire de la famille. 1899-10-01.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

## LA SORCELLERIE EN BRETAGNE

## NAÏA LA SORCIÈRE

J'étais arrivé depuis quelques jours à Rochefort-en-Terre, une exquise petite ville moyenâgeuse du pays morbihannais. A l'hôtel Lecadre, dans la salle à manger décorée par quelques peintres célèbres, comme Joubert, Grolleron, Bloch, Stevens, on causait Bretagne et Bretons, croyances et superstitions, miracles et sortilèges.

« Nous possédons dans le canton une sorcière authentique », affirma notre aimable hôtesse.

— Vous plaisantez, madame ?

— Je parle très sérieusement, et même... je crois un peu au pouvoir étrange de cette bonne femme. On l'appelle Naïa. Je l'ai toujours connue très vieille, et songez que j'ai moi-même cinquante ans ! Dans mon enfance, elle m'a annoncé à peu près tout ce qui m'est arrivé.

— Oh ! madame Lecadre, en êtes-vous certaine ?

— Nous irons nous faire tirer la bonne aventure ! » s'écrièrent les artistes présents.

Quelques touristes anglais et américains voulaient sans tarder partir sac au dos et le bâton ferré au poing à la recherche de la mystérieuse Naïa.

« C'est inutile, répondit notre hôtesse, la sorcière habite à un kilomètre d'ici.

— Quelle rue ? quel numéro ?

— Ce n'est pas une maison.

— Oh ! oh ! Un château peut-être ?

— Précisément, un château ! Dans les ruines du château de Rieux. »

Nous connaissions tous les restes de ce vieux donjon féodal, fièrement campé tout en haut de Rochefort-en-Terre.

A la suite de cette conversation, chacun se mit en quête de Naïa, interrogea les paysans sur son compte. Tous déclarèrent qu'elle n'habitait plus le pays, mais

qu'elle reviendrait. Quinze jours après, personne ne pensait plus à la sorcière. Alors je commençai mon enquête personnelle, pressentant, par habitude professionnelle, un sujet digne d'intérêt.

En questionnant celui-ci, en sondant celui-là, voici ce que je pus inscrire sur mon carnet :

« Les plus anciens parmi les vieillards se souviennent de Naïa. Leur petite enfance fut bercée par les récits magiques de ses exploits. Ils lui ont toujours connu une silhouette unique, c'est-à-dire une même apparence, un costume invariable, ni plus neuf ni plus vieux, et sa

démarche, ses traits, sa vigueur, échapperaient aux atteintes de l'âge. De là ils concluent à l'immortalité de Naïa ! »

Avec le langage pittoresque du pays gallo, les braves paysans me disaient :

« C'est pas fait comme nous, cette manière de femme-là ! Ça vous a des demeurances chez maître Guillaume<sup>1</sup>, et les menhirs de la forêt de Lauvaux n'étaient pas debout qu'elle vous courrait déjà sur ses manières de pattes croches. à ce qu'on dit ; car, sauf votre respect, je n'y ai pas regardé. »

Il y avait une unanimité touchante pour me convaincre de ceci : à savoir que Naïa ne mangeait ni ne buvait, et que, de mémoire d'homme, elle n'était entrée dans une ferme, une maison ou une boutique pour acheter ou demander ce dont le commun des mortels a coutume de dispenser quotidiennement dans les usages de la vie.

Enfin, et ceci frise le diabolisme, une famille notable de Rochefort me raconta que le même jour la sorcière fut rencontrée à des distances fort éloignées par les deux frères. L'un, débarquant à Malensac, la rencontra auprès des vastes ardoisières abandonnées, et le second, qui se trouvait à la foire de Questembert vers la même heure, me jura que Naïa l'avait appelé par son nom en ajoutant :

« — Tiens ! voilà ton frère qui revient de Rennes ; je le vois à Malensac. Ce soir vous vous retrouverez à Rochefort. »

« Je lui assurais qu'elle radotait, car je ne prévoyais pas cette arrivée hâtive. »

<sup>1</sup> Demeurance, lieu de séjour, habitation, et maître Guillaume est le nom populaire breton du diable.



Naïa observe les lignes de la main d'une jeune paysanne.



Une des apparitions de Naïa qui effrayent tant les paysans.

Il faut admettre, en tous cas, l'habileté extraordinaire de cette vieille femme. Lorsqu'elle se déplace, elle doit multiplier ses précautions. On ne l'a jamais aperçue sur les routes ou les sentiers, pas plus qu'à travers champs; quant à compter sur la complicité des paysans pour favoriser ses évadements, si je puis m'exprimer ainsi, cela est inadmissible avec le caractère superstitieux du Breton. Il ira bien dans la tanière de la sorcière pour la consulter; mais quant à la recevoir chez lui ou dans sa voiture, jamais! il se croirait damné. Il a établi une démarcation subtile, et il ne transigera jamais avec ce qu'il croit être sa conscience.

Un fermier de Pluherlin me narra naïvement son entrevue avec la sorcière :

« Comme ça, monsieur, tu sais, j'avais un procès pour un mauvais bout de terre de rien du tout. Je pris conseil de M. le recteur : « Ça ne me regarde pas ! » qu'il fit; alors j'allai causer à la sorcière. Naïa, du plus loin qu'elle me vit, cria :

« — Salut, Jean du crime ! »

« Je faillis me fâcher, vu que c'est un méchant nom que les gens du bourg m'ont donné.

« — Salut, Jean de la religion ! reprit-elle en citant mon autre sobriquet.

« — Je me nomme Jean Élain ! » que je lui fis.

« Mais tout de même c'était fort d'avoir connu les autres, et j'étais content.

« — Assieds-toi là, mon gars, et conte-moi ta peine. »

« Pendant que je racontais mon affaire, ma langue, des fois, me rentrait dans la gorge de ce que je voyais.

D'abord elle fit un feu de bois avec une fumée telle que j'éternuais à chaque moment, et les yeux me piquaient horriblement. Ensuite elle jeta dans les flammes des herbes sèches qu'elle retirait des poches de son tablier.

« A l'instant le feu se mit à parler, oui, monsieur ! Il jetait de petits cris, et puis il gazouillait des rires à croire qu'il y avait là une nichée d'oiseaux amoureux. Tout d'un coup Naïa cueillit les charbons rouges avec ses doigts, et elle les disposait dans ses mains comme un bouquet. Je ne pouvais plus parler.

« — Continue, Élain; je t'écoute, mon gars, » ordonnait-elle.

« Mais voilà que je m'entendis appeler par ma femme, la défunte, dont je reconnus la voix :

« — Viens me querir, Jean, qu'elle me faisait.

« — Espère un peu, que j'y répondais; je suis en occupation avec madame. »

« Là-dessus, Naïa grince des dents et écrase entre ses paumes les charbons rouges.

« — Au secours ! criai-je apeuré.

« — Tais-toi, méchant paysan ! et retiens bien mes paroles. »

« Alors elle commença à m'indiquer des *manigances*, qu'un homme de loi rusé s'y serait perdu, et..., grâce à elle, j'ai gagné mon procès. »

J'ai cru devoir publier ces confidences du brave Élain; elles donnent une idée très juste des consultations de la sorcière. En résumé, le merveilleux, chez elle, se réduit



Comment Naïa m'est apparue lors de notre première rencontre.

à sa faculté de manier le feu à sa convenance, et aussi dans l'emploi des voix étranges qui troublent ses *clients*!

Je résolus d'en avoir le cœur net; mais pour cela il fallait approcher la sorcière, problème difficile, car elle déteste les « messieurs » sceptiques pour leur préférer ses naïfs paysans.

Un matin, au petit jour, je suis réveillé en sursaut par un jeune garçon du bourg à qui j'avais promis un peu d'argent s'il me conduisait à la sorcière.

« Monsieur! monsieur! Vite! vite! Levez-vous, ou bien vous allez me faire perdre ce que vous m'avez promis. La vieille est là-haut; j'en suis sûr, car à la nuit je suis grimpé à Rieux, et j'ai vu la fumée passer à travers les pierres du sol. C'est elle! Chaque fois qu'elle revient au pays, elle allume un brasier dans les oubliettes du vieux château.

— Ainsi, d'après toi, dis-je à ce jeune garçon très intelligent, la sorcière connaît les issues des anciens souterrains, et elle habite sous la terre? »

Quelques instants après nous escaladions quatre à quatre les escaliers qui mènent au sommet de la petite colline du vieux château. Le temps était exquis, et la bruine argentine dansait encore au ras des herbes. Bientôt nous ralentîmes notre marche pour passer sous l'ancienne poterne. Préoccupé de ce que j'allais voir, je ne m'aperçus de la disparition soudaine de mon jeune guide que lorsque je m'entendis saluer en ces termes :

« Bonjour, mon fils! Je t'attendais. Assieds-toi donc sur cette pierre et causons. »

Il reste établi que je demeure incrédule devant la puérilité de cette magicienne; mais au premier moment je fus stupéfait. Le mérite de cette relation est sa sincérité; voici mon impression avant que ma volonté réagit contre l'angoisse irréfléchie.

Naïa était assise à l'entrée d'une niche enlerrée. Notre illustration, faite huit jours après, dans une seconde entrevue (nous reviendrons sur les détails de son exécution), montre au lecteur la position favorite de Naïa au repos, laquelle ne se sépare jamais d'un gros bâton ferré qui l'aide à marcher.

« Ah! ah! mon fils! tu voulais voir la sorcière! »

Je lui expliquai mon désir d'entrer en relations avec elle.

« Oui, dit-elle très bas, tu viens pour rire ensuite avec les autres! »

Je protestai, et à tout hasard je lui racontai que j'écrivais et que je serais bien aise d'avoir des photographies d'elle.

« Non, non, pas aujourd'hui; je ne veux pas. »

Après un silence elle reprit :

« Ainsi tu parleras de moi dans les journaux, et tu dessineras ma figure? Dis-leur aussi que je ne suis pas une sotte bonne femme, comme leurs somnambules de ville. J'ai la puissance, moi, et Gnâmi est plus fort que la mort!

— Gnâmi? Quel est ce Gnâmi dont vous parlez?

— Il est Celui qui peut, Celui qui veut, Celui qu'on ne voit pas! »

Tandis qu'elle causait, j'examinai attentivement la sorcière. Elle me parut une femme robuste de soixante et quelques années; mais ses traits, son front ridé, pouvaient être d'une centenaire, cependant que ses mains charnues et solides démentaient la vieillesse précoce du

haut de son visage. Mais les yeux me resteront comme la caractéristique de cette curieuse jeteuse de sorts : ils sont blancs, gros, hagards. J'ai écrit blancs, je devrais dire laiteux, brouillés. J'en aurais conclu à la cécité de Naïa; mais, par un phénomène inexplicable, ce brouillard qui masque ses pupilles ne l'empêche pas d'apercevoir fort loin les moindres détails d'une scène, ainsi qu'elle me le prouva. Ses cheveux encore noirs débordaient sur les épaules. Son costume à l'allure romantique se composait d'un énorme châle très propre et d'une robe de laine grossière. Comme, en somme, cette sorcière devait coucher dans les pierres ou la paille, j'aurais mal de sa tenue, et je me trouvais au contraire devant une dame de mise sévère et correcte.

« Vous qui avez la toute-puissance, lui dis-je, vous devez posséder des richesses fabuleuses? »

Sentencieusement elle me répondit :

« Celui qui peut tout avoir n'a besoin de rien. »

Là-dessus elle me signifia congé, parfaitement! en se levant; mais elle me promit solennellement de se mettre à ma disposition pour les photographies que je désirais obtenir d'elle.

La semaine suivante, au jour fixé, j'arrivai avec mon appareil au château de Rieux. Une averse me força à me réfugier sous l'ancien pont-levis, et tandis que, navré, je songeais à l'occasion perdue, le soleil reparut soudainement. Je fis quelques pas, le nez aux nuages en déroute, quand j'entendis un rire et ces mots :

« Mon fils! mon fils! Je t'ai deviné, et je sors de là-bas! »

La surprise me rendit muet, lorsque je vis, à ma droite, Naïa, bras levés vers le ciel, dans la posture assez effrayante d'une évocation. Elle s'amusait de mon ahurissement, quand j'eus l'idée de prendre un instantané de cette scène. Cela la fit rire beaucoup, et avec bonne humeur elle ajouta :

« Tu vois, je ne suis pas méchante. Promets-moi de l'affirmer quand tu parleras de moi. Ah! ah! viens-t'en voir ce qu'ils appellent la cuisine de Naïa. Là, vois-tu cette ancienne cheminée du château? Eh bien! ces sots prétendent que je prépare en cet endroit ma nourriture, moi qui ne mange pas!

— Jamais, vous en êtes bien sûre? interrogeai-je.

— Pourquoi faire? riposta-t-elle superbement. Est-ce que les anges mangent? Nous n'en avons pas besoin non plus! »

Elle voulut bien poser pour moi en cet endroit, et je remarquai qu'elle y mettait presque du plaisir. Ensuite nous allâmes nous asseoir auprès de la niche enlerrée où je l'avais rencontrée la première fois. J'acquis la conviction que je me trouvais avec une femme intelligente et instruite; cette sorcière de campagne lisait même les journaux! et ses réflexions dénotaient du bon sens. Après un moment, la causerie languit. J'écrivais sur mon carnet quelques notes, quand j'entendis la conversation de deux personnes qui s'approchaient de nous. Je regardai; les voix paraissaient se rapprocher. Cependant les causeurs mystérieux semblaient stationner derrière un muret de terre à quelques mètres de là. Je me levai, et j'en fis le tour sans rien découvrir. La sorcière dormait paisiblement, bouche close, dans une posture abandonnée. Vivement intrigué, je repris mon crayon et mon papier, lorsque mon nom fut prononcé

trois fois, derrière moi et assez haut, comme descendant des arbres qui entourent les ruines de leur forêt miniature. Cette fois, je ne quittai pas des yeux Naïa, laquelle reposait innocemment. Je la secouai et lui racontai l'aventure. Son visage demeura impassible, et elle termina :

« Tu as rêvé, mon fils ! »

Là-dessus je la pressai de questions sur ses horoscopes. Elle prit ma main, et, dans un langage sibyllique, me parla d'hommes noirs habillés de blanc... Ma bonne volonté voulut bien y trouver le souvenir d'un voyage récemment accompli en Algérie. Puis je la priai vivement de faire devant moi l'épreuve du feu.

Non, non. Elle ne voulait pas. Cela était réservé aux initiés.

A force d'insistances, je lui mis en main des allumettes, et je peux garantir l'insensibilité absolue de sa peau aux atteintes du feu. Elle craquait les tisons, les laissait brûler dans sa paume ouverte, et, recommençant plusieurs fois, établissait un bûcher minuscule qui se consumait en noircissant seulement l'emplacement de la main.

« Oh ! tu ne me prendras pas en défaut, mon fils, fit-elle malicieusement, et je te dirais, si tu le veux, tous tes secrets d'amour. Ah ! vois-tu, il m'en vient des galants d'ici et d'ailleurs, cherchant des pouvoirs pour être aimés, et aussi des filles, des chambrières, des gardeuses de bêtes, qui rêvent d'être aimées du fils de leur fermier pour être bourgeoises et maîtresses du logis. Tiens ! regarde là-bas cette jolie fille de la métairie de Rieux ; elle est ma petite amie. Jeanie épousera le fils d'un monsieur de la ville. Je le lui ai promis, et elle sera une dame. »

« Jeanie ! Jeanie ! » cria-t-elle à la jeune paysanne.

Celle-ci accourut, me salua timidement, mais voulut bien céder à mes sollicitations de tendre un instant la main à l'examen de Naïa, afin que je pusse fixer sur ma plaque le souvenir de cette rencontre.

Quelques jours après, le hasard me mit en relations avec le docteur H\*\*\*, de Questembert. Cet homme aimable et savant avait étudié le cas de cette sorcière, dangereuse suivant lui.

« Elle est née à Malensac d'un père *rebouteux*, c'est-à-dire un empirique et charlatan qui soigne les paysans. Naïa, intelligente, possède une instruction assez développée. Son insensibilité au feu provient du truc employé par les saltimbanques, mangeurs de flamme : un corps isolant déposé sur l'épiderme. Je la crois en outre une ventriloque habile. Vos voix mystérieuses lui sortaient du ventre ! Dans le pays, nous autres médecins faisons la guerre à ces mégères, qui tuent beaucoup de malades par persuasion. Permettez-moi cette anecdote personnelle. Je soignais un vieillard, encore vigoureux, et auquel je donnais plusieurs années à vivre. Mais le malheureux avait un coquin de neveu qui soudoya Naïa, laquelle organisa une apparition nocturne. »

« — Tu mourras le dimanche des Rameaux, lorsque sonnera la troisième sonnerie de la grand'messe, » dit-elle.

« Le spectacle fut affreux. En vain, ce matin, je prodiguais mes meilleurs soins au pauvre vieux. Une terreur horrible le tenaillait, et il criait :

« — Je ne veux pas mourir, docteur ! »

« — Mais vous ne mourrez pas ! » affirmai-je.

« De minute en minute, sans qu'il me fût possible d'établir un diagnostic certain de ce cas extraordinaire, le vieillard s'affaiblissait, en proie à une hallucination monstrueuse. Au premier coup des cloches, il me saute au cou à m'étrangler :

« — Par pitié ! je ne veux pas mourir, sauvez-moi ! »

« Brutalement presque, je le persuadai qu'il vivrait encore des années ; que j'en étais sûr ! Au second tintement il me lâcha, et quand la troisième sonnerie retentit, le pauvre diable était mort, les yeux si dilatés de ce qu'il voyait de hideux, que j'eus beaucoup de peine à fermer ses paupières. »

Après cette conversation, Naïa m'apparut dans sa signification tragique et malfaisante.

Maintenant, de retour à Paris, j'ai pensé qu'il serait intéressant de fixer la silhouette curieuse de cette sorcière, l'une des dernières qui existe au pays breton ; et voici pourquoi j'ai écrit ce souvenir de voyage.

CHARLES GÉNIAUX.

## LA MAIN DE BOIS

Un grand événement : Pauline depuis quelques jours est partie. Elle s'est mariée avec un gendarme. Bertha, la nouvelle bonne, est arrivée aujourd'hui. Alsacienne, elle doit perfectionner Poum dans l'étude de la langue allemande. Elle a des yeux de porcelaine bleue, des cheveux de chanvre, et rougit à chaque mot. Poum y songe confusément. Il y a eu un grand dîner, ce soir encore. Poum ne peut dormir. Les choux à la crème le poursuivent. Ce n'est pas qu'ils lui pèsent sur l'estomac, il n'en a pas eu ! C'est même honteux, on l'a oublié, tout simplement.

Tandis qu'il dinait seul — toujours ! — dans sa chambre, les invités (faisan aux truffes et buissons d'écrevisses) se sont gorgés de petits choux. Et de quels choux ! Pleins d'une crème à la noisette, d'une crème !... ah ! quelque chose d'exquis. Il s'est plaint avec aigreur à Bertha :

« Fous en aurez demain, a-t-elle dit : il en reste. »

Demain ! demain ! il ricane avec stridence ; quel cerveau de bois, quel cœur de pierre, cette Bertha ! Comment ose-t-elle parler de demain ? Mais demain... (vraiment, elle est stupide, cette fille !), demain, les choux auront la lourdeur d'un beignet froid, la crème sera tournée ; au lieu d'un régal des dieux, Poum ne mâchera qu'une pâtisserie de troisième ordre.

Il ne peut dormir. Il les voit. Combien en reste-t-il ? Trois, quatre, sept, sur une assiette garnie de papier de dentelle, dans le bas du buffet de la salle à manger. Car c'est là qu'ils sont, accroupis, tous en rond. Qu'est-ce qu'ils se disent ?

Penser qu'ils sont tout frais, tout délicieux encore ! En somme, on spolie Poum ! Il y a droit, pas à tous, non, mais à deux au moins, ou à trois... Qu'est-ce que ça peut bien faire, qui ça gêne-t-il, à qui cela fait-il tort, qu'il les mange ce soir ou demain ?

Poum ne peut dormir. Cependant il est très tard. Tout le monde est couché. Une lueur sinistre, l'aube du crime, se lèvent dans sa petite cervelle. Ainsi le voleur, une sueur au front, pieds nus, ouvre une serrure dans les ténèbres ; ainsi l'assassin, pâle, à tâtons, brandit son couteau à reflet bleuâtre.